

Dimanche 18 mars

Jean 6,47-51

Pierre Prigent
Strasbourg

Le texte de prédication est strictement limité. Il faudra en tenir compte dans la rédaction de la méditation. Mais pour sa préparation, avant d'examiner ce « gros plan », il faut absolument lire et relire ce qui précède : c'est là qu'on trouvera le sens des mots et des idées qui se trouvent ramassés dans les versets envisagés, c'est à cette lumière qu'on commentera le v. 51 qui est comme un point d'aboutissement de tout le développement antérieur. Cette relecture doit en tout cas être entreprise à partir du v. 35 où apparaît l'expression « pain vivant » qui sera la pointe du v. 51.

Le pain de vie, la vraie nourriture qui vient du ciel, c'est Jésus. C'est lui qui seul peut apaiser la faim qui tourmente la conscience humaine, qu'elle le reconnaisse ou non. Et qui étanche la soif qui altère notre nature humaine. A bien regarder le monde des hommes, on décèle de nombreux signes qui le manifestent.

Peut-être faut-il remarquer que tout le développement (la manne - pain miraculeux) conduisait à une affirmation sur la faim et le pain qui la satisfait. Or Jean en méditant sur la faim et le pain se trouve comme tout naturellement amené à parler de la soif et de boire. Ne serait-il pas impossible que déjà ici on doive distinguer à l'arrière-plan la perspective eucharistique qui s'imposera aux v. 51. 54 ?

Ce pain, c'est Jésus. On ne reçoit Jésus que par la foi (voir v. 47). Or la foi ne naît pas de la constatation. Même pas de constatation que Jésus est le plus admirable maître ou le plus étonnant faiseur de miracles. Tel est le *leitmotiv* du 4ème évangile : voir Jésus, le rencontrer, le connaître ne sert à rien si l'Esprit ne transforme en foi ce que les yeux ont vu (voir 20,29-31). C'est là l'essentiel : on ne décide pas de croire. On peut décider d'écouter, voire de faire confiance ou même de suivre, mais il n'est pas à la portée de l'homme de recevoir Dieu en déterminant les conditions (historiques, morales ou religieuses) de cette réception. Lorsqu'on vient à Jésus, c'est que Dieu y pousse. Il n'est donc que de se laisser pousser. Il n'y a pas d'autre condition.

Se reconnaître poussé vers Jésus, c'est la certitude d'être accueilli (v. 37). Car Jésus n'est pas un meneur d'hommes. Il est la Parole de Dieu, l'expression même de sa volonté, l'accomplissement de son dessein de salut : le salut du monde (voir 3, 16). Ici il faut lire avec attention (v. 38-40) : dans l'évangile de Jean nous avons déjà entendu à plusieurs reprises que la fin est là ainsi que le jugement (voir 5,24) et la vie. Mais voici un tout autre ton : celui qui vient à moi, dit Jésus, je le ressusciterai (au futur) au dernier jour (voir v. 51 : vivra, au futur).

La logique humaine s'arrête à cette contradiction et a tendance à conclure à l'incohérence, privilégiant naturellement le côté futur de l'affirmation, pour la rendre raisonnablement plus acceptable. Il faut pourtant souligner que, selon l'auteur du 4ème évangile qui savait ce qu'il écrivait, Jésus a fermement tenu les deux bouts de la corde, affirmant à la fois la réalité présente de l'intervention dernière de Dieu et son achèvement encore attendu.

Si l'on osait tenter d'avancer un pas de plus dans la découverte de cette étonnante révélation, on pourrait peut-être dire que ce que Dieu fait est vrai dès maintenant et pour l'éternité, mais que la faible foi de l'homme ne lui permet pas d'en vérifier déjà les incroyables dimensions ?

Il faut bien écouter tous les mots de la parole de Jésus au v. 40 : quiconque croit en lui a la vie éternelle (voir v.47) et **ressuscitera** au dernier jour. Aux versets 41-44 le Juifs, comme jadis Nicodème et la Samaritaine, restent au niveau des réalités constatables par les sens. C'est ce que les hommes considèrent comme la seule vérité, c'est, disent-ils, leur histoire. La réponse de Jésus reprend les affirmations des v. 37-39. Puis il cite (v.45) librement une prophétie d'Esaié (54,13) dans laquelle Dieu promet à Jérusalem, sa ville sainte, qu'elle retrouvera à la fin la parfaite communion avec son créateur et que ce sera son bonheur et sa paix. Alors les enseignements du Seigneur seront reçus par **tous**. Cette prophétie est accomplie : l'enseignement de Dieu conduit à Jésus qui en est la parfaite expression. Ceux qui prétendaient jusqu'ici avoir un accès à Dieu direct et privilégié, à quelque titre que ce soit, se trompent (v.46). Même Moïse qui demandait en grâce d'être admis à voir Dieu (Ex 33,18-23) n'a pas été exaucé. Il n'a eu révélation, et de manière seulement mystérieuse et ambiguë, que du nom du Dieu qui l'appelait (ex 3,13-14). Mais maintenant Dieu se donne à voir, c'est l'incarnation du Fils (1,14). Et ceux qui ont vu Dieu en la personne de Jésus peuvent rendre grâce d'y avoir été appelés pas le Seigneur lui-même. Ils découvrent **en eux** le miracle de la foi qui promet et révèle ce qu'est la vie contre laquelle la mort est sans pouvoir (v.47-50).

Et voici le v. 51. Les thèmes précédents sont repris mais avec une accentuation nouvelle qu'il ne faut pas négliger : je suis le pain de vie... ce pain, c'est ma **chair**. L'allusion à l'eucharistie est maintenant évidente (encore plus dans les versets suivants). Là où les récits synoptiques du dernier repas de Jésus (avec les paroles d'institution des célébrations eucharistiques) disent : « ceci est mon corps », Jean emploie le mot chair. Il est possible que ces deux traditions correspondent à deux traductions du même mot araméen : **basar**. Mais le mot grec retenu par Jean veut évidemment se situer dans la même perspective que celle qui confessait sa foi en la Parole devenue chair (en 1,14). On se souviendra que la chair, c'est ce qui fait un homme avec les fragilités et les grandeurs de sa nature. Jésus fut un homme.

En lui c'était Dieu qui se donnait et ce don apportait au monde la vie. Littéralement : « le pain que je donnerai, c'est ma chair **pour la vie** du monde ». On rapprochera Mc 14, 24 : « Ceci est mon sang de l'alliance, versé **pour beaucoup** ». Dans ce dernier texte, l'allusion au sacrifice d'alliance (Ex 24, 8) est évidente : « Moïse prit le sang (des sacrifices), en aspergea le peuple et dit : Voici le sang de l'alliance que le Seigneur a conclue avec vous... ». La consécration d'Aaron comme prêtre saint se fait par aspersion du sang sacrificiel (Ex 29,21). On peut donc regarder l'aspersion du peuple comme la consécration des Hébreux comme peuple saint= le peuple que Dieu s'est mis à part. Le texte de Mc a incontestablement un accent sacrificiel, mais sans doute pas au premier plan. Il est possible que l'idée maîtresse soit que par cette communion avec le Christ crucifié les croyants soient placés dans le monde comme les témoins d'une réalité céleste : ils sont les hommes que le sang du Christ consacre comme les saints de Dieu, ceux qu'ils regardent comme siens. Il n'est pas question de nier dans le texte johannique toute référence à Ex 24. Il faut pourtant convenir que la référence est au mieux implicite. On doit en outre remarquer que l'exploitation du thème de la mort sacrificielle ne s'impose pas chez Jean : Jésus y est présenté comme l'agneau pascal lequel est l'objet d'une immolation qui n'a pas de caractère sacrificiel.

Tout ceci nous amène à réfléchir au sens de ce **pour**. Le christianisme primitif l'a souvent interprété comme allusion à l'efficacité d'un sacrifice dans lequel la victime expiatoire est le Christ. Il est possible que Jean ait marqué quelque réserve envers cette théologie et, comme la parole en question vient dans un discours sur la foi/seul chemin de communion avec le Christ, avant comme après sa résurrection, on peut se demander s'il ne faut pas comprendre : quand le chrétien mange le pain et boit le vin, il ne rappelle pas tant la mort du Christ (selon la formule paulinienne 1 Co 11,26), mais confesse que sur la croix c'est **pour lui** que le Christ s'est donné. Non point donc la mention de l'événement du Golgotha que la proclamation que l'histoire qui se jouait là pouvait être celle de quiconque accepte qu'elle le concerne personnellement.

C'est peut-être la manière originale avec laquelle Jean réfléchit sur l'eucharistie et son « mode d'efficacité ». Ce n'est pas l'insistance sur la subjectivité de celui qui communie. C'est une remise en perspective : la mort du Christ ne concerne que celui qui comprend qu'elle est intervenue pour lui. Ce n'est pas un sacrifice dont l'effet est objectivement assuré. Seule la foi peut en exprimer la vérité.

C'est ainsi qu'il faut rendre compte de la spécificité de la mort du Christ : il y eut bien d'autres crucifiés. L'histoire de l'humanité connaît d'autres exemples d'hommes et de femmes qui ont donné leur vie pour d'autres. Mais la mort du Christ est voulue par Dieu comme capable d'être pour nous, si nous le voulons. C'est pourquoi la foi discerne dans le pain et le vin les arrhes symboliques de la vraie nourriture. Ils sont le sacrement (signe et signification) pour les hommes terrestres que nous sommes d'une réalité transcendante et pourtant plus vraie que les apparences. Pain et vin dont on se nourrit ici-bas annoncent une nourriture plus essentielle à la vie. Telle est bien la découverte à laquelle amène la foi selon l'évangile de Jean.

Gn 1,1-4a. 26-31 ; 2,1-4a

Dieu, est-il écrit, fit l'homme à son image et à sa ressemblance.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Nous écartons naturellement l'interprétation que des siècles de représentations artistiques nous ont mis dans l'esprit : un Dieu à l'image de l'homme puisque l'homme est à l'image de Dieu. D'où ces innombrables « bon Dieu » à barbe blanche qui surveillent l'humanité avec un sourire débonnaire ou un regard sévère. Cela est juste bon pour amuser les enfants.

L'affirmation de la Genèse, l'homme fait à l'image de Dieu, demande une attention plus sérieuse.

Je vous propose 3 réflexions, 3 pistes successives. On peut fort bien n'en retenir qu'une, mais peut-être serez-vous sensibles à l'enchaînement et la cohérence des 3.

I Puisque Dieu est invisible, comment son image peut-elle se voir ?

Voici une histoire qu'on racontait dans les églises chrétiennes du 2ème siècle de notre ère. C'est une légende certes, mais elle est pleine de sens.

L'apôtre Jean avait réuni autour de lui un cercle de fidèles au 1er rang desquels se trouvait Lycomède, un haut fonctionnaire de la société civile. Lycomède avait pour l'apôtre une vénération peu ordinaire. Au point qu'il souhaita faire réaliser un portrait de son maître, lequel ne voulut pas en entendre parler.

Lycomède recourut à la ruse : il loua les services d'un peintre qu'il posta devant une fente de la porte derrière laquelle Jean demeurait. En 2 jours l'œuvre fut achevée et le résultat était si criant de vérité que Lycomède fut transporté d'enthousiasme. Il accrocha le tableau dans sa chambre et, chaque fois qu'il en avait l'occasion, il venait méditer devant le portrait.

Ce manège attira l'attention. L'apôtre Jean découvrit le tableau et s'indigna, croyant que c'était une idole.

Lycomède crut le rassurer : « Ce n'est que ton portrait » lui dit-il. Jean ne voulait pas le croire : c'était un ascète qui ne s'était jamais regardé dans une glace ! On apporta un miroir : l'évidence s'imposait.

Mais elle ne s'imposait pas à Jean : « Ce n'est là, dit-il, que mon apparence extérieure. Mon vrai moi, c'est l'homme nouveau que mon Seigneur a fait de moi et cela l'œil ne peut le voir ni le pinceau le représenter ! »

Voilà : Dieu créa l'homme à son image, mais cette réalité n'est visible que pour les yeux de la foi.

Eh bien, il y a des chrétiens qui affirment qu'on peut donner à voir cette réalité. Vous savez tous ce que c'est qu'une icône comme celles que nos frères orthodoxes vénèrent dans leurs églises et dans leurs maisons. L'icône représente des hommes, des saints, mais elle ne se préoccupe pas trop des ressemblances. Elle commence par peindre le personnage avec des teintes brunes, comme la terre dont l'homme a été tiré. Et puis le pinceau pose des touches et des traits de plus en plus clairs et même de l'or brillant et cela signifie que la créature qu'on voit est touchée par la grâce de Dieu qui l'illumine et en fait un être nouveau qui est l'homme véritable.

L'icône propose, sans le dire, une explication de ce qu'est l'humanité : l'homme n'est pas un animal supérieur, il est celui que Dieu visite, qu'il habite et transfigure. On peut en voir les traces évidentes sur ceux qui s'ouvrent à cette visitation. On peut voir dans l'homme la marque de Dieu : c'est là son image. Et cela signifie que l'homme, et nous-mêmes en premier, sommes faits pour accueillir Dieu. Il y a en nous une place pour cela. Il faut veiller à maintenir cette place disponible.

II Il est temps de revenir au texte biblique.

Que dit-il exactement ? « Dieu créa l'homme à son image...mâle et femelle il les créa ».

Vous avez remarqué : on passe du singulier (l'homme) au pluriel (il **les** créa), comme si c'était tout naturel.

Il ne faut évidemment pas conclure que l'image de Dieu, c'est le couple. Non ! Mais il faut bien écouter : la première chose qui est dite de l'homme, image de Dieu, est que c'est une créature faite pour le vis-à-vis, pour le dialogue, pour être en relations privilégiées avec d'autres. Le couple n'est que l'exemple de cette relation. L'homme est homme avec et pour d'autres.

Pourquoi ? Mais parce qu'il est l'image de Dieu qui est un Dieu de relation, un Dieu qui aime l'autre, qui attend de l'autre, de nous, une réponse et une adhésion aimante !

La Bible tout entière est l'histoire de cette relation de Dieu à l'homme et des nouvelles relations avec les autres hommes que cela entraîne.

Dieu n'abandonne jamais. Il est là, il appelle sans cesse, sans se lasser. Cet amour fidèle qui demande une réponse, voilà l'image de Dieu.

On peut rappeler la suite du récit de la Gn : c'est à cet homme fait à l'image de Dieu qu'il est commandé de s'occuper de l'univers, la nature, les animaux, les frères humains. L'homme en est constitué **responsable**, il doit en répondre au Dieu dont il est l'image. Il aura donc souci des autres, ce qu'il ne faut pas confondre avec la sensiblerie. Il sera attentif à l'environnement, ce qui n'est pas idolâtrer la nature. Il sera libre et pourtant appelé à servir Dieu car il en est l'image.

III Voilà ce qu'on peut lire dans le texte depuis qu'il a été écrit dans le premier livre de l'AT.

Mais nous le lisons aujourd'hui dans le premier livre d'une Bible qui mène tout droit au NT et aux évangiles.

Dans l'évangile selon Jean, il y a 2 passages inoubliables :

« La Parole (de Dieu, c'est-à-dire le Christ) est devenue chair... nous avons vu sa gloire » (1,14). Il s'agit de la gloire de Dieu et nous avons pu la voir.

Plus loin Jésus affirme que celui qui l'a vu a vu le Père (14,9).

Ainsi Dieu s'est donné à voir, son image s'est offerte aux yeux des hommes, elle s'offre à nos yeux.

Cette parfaite image, c'est l'homme dont Adam n'était que l'annonce prophétique. C'est l'homme nouveau qui veut habiter en nous. C'est à cela que tendait la création de l'homme. C'est la véritable image de Dieu en nous. Elle est en nous, nous sommes faits pour elle. Tout à l'heure nous disions qu'il y a en nous une place pour Dieu. Maintenant nous pouvons aller plus loin : cette image en nous est l'image du Christ. Dieu veut peindre en nous l'image du Christ.

Et nous, nous voulons peindre nous-mêmes notre portrait, tel que nous voulons qu'il soit, avec nos couleurs. C'est bien ce que le serpent suggérait : non pas ce que Dieu veut, mais ce dont vous avez envie. Alors nous peignons sur l'image du Christ, nous rajoutons nos couleurs. Mais l'image est là, ineffaçable ! Nous sommes faits pour appeler le peintre, pour prier le créateur qui peut nous renouveler. C'est la nouvelle création par laquelle l'image est restaurée. C'est à cela que nous sommes conduits. Voici l'homme, enfin, celui que, dès le commencement, les prophètes attendaient.

Il faut laisser le peintre divin nous refaire une beauté !